

Libretto

LONGUS

DAPHNIS
ET CHLOÉ

roman

Traduit du grec ancien par
JACQUES AMYOT

revu par
PAUL-LOUIS COURIER

Notice de
EUGÈNE DE MONGLAVE

Libretto

© Libella, 2018, pour la présente édition.

ISBN : 978-2-36914-408-3

NOTE DE L'ÉDITEUR

Écrit par Longus au II^e ou III^e siècle de notre ère, *Daphnis et Chloé* demeure à ce jour le plus lu des romans grecs anciens.

Sur l'île de Lesbos deux familles de paysans, celle de Lamon et celle de Dryas, recueillent deux enfants abandonnés auxquels ils donnent le nom de Daphnis et de Chloé et qu'ils destinent à devenir bergers. Le cadre idyllique et paisible favorise bientôt la naissance de sentiments entre les deux protagonistes.

Le thème développé dans ce mince volume est semblable à bien d'autres romans grecs que nous connaissons : un jeune homme et une jeune fille, épris d'un amour pur, sont en butte à toute une série d'obstacles qu'ils surmonteront pour vivre enfin leur passion. La particularité de ce roman est que son auteur place au second plan les péripéties pour mieux se concentrer sur la force des sentiments. Daphnis et Chloé rejoignent les amants légendaires que sont Tristan et Iseult, Roméo et Juliette

En dépit de sa brièveté, *Daphnis et Chloé* a inspiré toutes les formes artistiques au fil des siècles. Je n'énumérerai pas la liste des peintres et des sculpteurs qui ont puisé leur motif dans cette histoire car cette note deviendrait alors catalogue... La littérature n'est pas en reste : Honoré d'Urfé y puisera sa matière pour son roman-fleuve *L'Astrée* et Bernardin de Saint-Pierre celle de *Paul et Virginie*. Quant à la musique, la plus fameuse composition est celle de Maurice Ravel pour le chorégraphe Michel Fokine. Plus récemment, Jean-Claude Gallotta et Benjamin Millepied ancrent une fois de plus cette pastorale dans la création contemporaine.

La traduction ici proposée est celle de Jacques Amyot revue par Paul-Louis Courier qui fit la découverte en 1809 d'une copie du roman considérée comme la plus complète et dans laquelle figurait une page inédite. Malheureusement, après avoir transcrit ce passage, Courier fut accusé d'avoir renversé son encrier sur le précieux ouvrage, suscitant la colère des savants hellénistes

NOTICE SUR LE ROMAN

DAPHNIS ET CHLOÉ

Il existe un roman grec plein de fraîcheur, de grâce, de naïveté, que tout le monde en Europe connaît ou doit connaître ; et, chose singulière, les auteurs anciens qui nous restent ne l'ont pas cité une seule fois ; les grammairiens qui ont conservé la mémoire de plusieurs romanciers détestables se taisent sur un écrivain charmant, désespoir éternel de ses imitateurs. Nous ne savons rien de sa personne, de sa vie, de sa patrie, de son nom : car il n'est pas très sûr que l'auteur du roman *Daphnis et Chloé* se soit appelé Longus. On trouve ce nom diversement écrit en tête des vieux exemplaires, et il n'en est fait nulle mention dans les notices que Suidas et Photius nous ont laissées de beaucoup d'anciens écrivains : silence d'autant plus surprenant qu'ils n'ont pas négligé de nommer de froids imitateurs de Longus, tels qu'Achilles Tatiüs et Xénon d'Éphèse. Ceux-ci, contrefaisant son style, copiant toutes ses phrases et ses façons de dire,

témoignent assez en quelle estime il était de leur temps. On n'imite guère que ce qui est généralement approuvé. Nicétas Eugenianus, dont l'ouvrage se trouve dans quelques bibliothèques, n'a presque fait que mettre en vers la prose de Longus ; mais le plus malheureux de tous ceux qui ont tenté de s'approprier son langage et ses expressions, c'est Eumathius, l'auteur du roman *Les Amours d'Ismène et d'Isménias*. Quant à Héliodore, ce qu'il a de commun avec notre auteur se réduit à quelques traits qu'il a pu puiser aux mêmes sources, et ne suffit pas pour prouver que l'un d'eux ait imité l'autre. Quoi qu'il en soit, on voit que le style de Longus a servi de modèle à la plupart de ceux qui ont écrit en grec de ces sortes de fables que nous appelons romans. Il avait lui-même imité d'autres écrivains plus anciens. On ne peut douter qu'il n'ait pris des poètes érotiques, qui étaient en nombre infini, et de la Nouvelle Comédie, ainsi qu'on l'appelait, la disposition de son sujet, et beaucoup de détails, dont même quelques-uns se reconnaissent encore dans les fragments de Ménandre et des autres comiques. Il a su choisir avec goût et unir habilement tous ces matériaux, pour en composer un récit où la grâce de l'expression et la naïveté des peintures se font admirer dans l'extrême simplicité du sujet. Aussi aura-t-on peine à croire qu'un tel ouvrage ait pu paraître au milieu de la barbarie du siècle de Théo-

dose, ou même plus tard, comme quelques savants l'ont conjecturé¹.

Comme tous les auteurs grecs et latins qui ont su joindre au talent ce charme secret qui l'embellit encore, Longus a eu de nombreux éditeurs. Le premier est Columbani (Florence, 1598). Viennent ensuite Jungermann (1605); J. Moll, impudent plagiaire des deux autres; Boden, qui a réimprimé leurs notes (Leipzig, 1777) dans une édition dite *Variorum*; le docteur Bernard (Paris, 1754), Dutens (Paris, 1776), Bodoni (Parme, 1786), et le docteur Coraï (Paris, 1802). Ces derniers ouvrages ont été tirés à très petit nombre. Ce sont des livres rares et curieux. L'édition de Villoison, trop louée de son temps, n'est qu'un long assemblage de notes emphatiques et verbeuses. Elle a été bien surpassée par les notes courtes et savantes de Schaefer (Leipzig, 1803). Tous ces textes, du reste, sont fort incomplets. Il existe dans le livre premier une lacune considérable, dont le supplément devait être découvert par un des hommes les plus extraordinaires de notre siècle.

En tête des traducteurs du roman de Longus il faut placer l'évêque d'Auxerre, Jacques Amyot, né à Melun le 30 octobre 1513. On ne sait pas au juste quelle était la profession de son père; quelques-uns en font un mercier, d'autres un boucher ou un

1. Paul-Louis Courier.

corroyeur. Après avoir commencé ses études dans sa ville natale, il vint les continuer à Paris, et ses ressources y furent si bornées, que, sa mère ne lui envoyant qu'un pain par semaine, il était forcé de servir de domestique à d'autres écoliers. Manquant d'huile ou de chandelle, il travaillait la nuit à la lueur de charbons embrasés. Il suivit des cours de poésie et d'éloquence latine, de philosophie et de mathématiques, sous les plus célèbres professeurs du Collège de France récemment fondé, et, après s'être fait recevoir maître ès arts, il alla étudier le droit civil à Bourges. Là, Jacques Collin, lecteur du roi François I^{er}, et abbé de Saint-Ambroise, lui confia l'éducation de ses neveux et lui fit obtenir, par le crédit de Marguerite, sœur du monarque, une chaire de grec et de latin à l'université. Il l'occupa dix ans, et dut au mérite de ses traductions l'abbaye de Bellozanne. Désireux de consulter les vieux manuscrits de l'Italie, il suivit l'ambassade de France à Venise. Ce voyage fut pour lui une nouvelle occasion de fortune. Chargé de porter au concile de Trente une lettre par laquelle Henri II protestait contre ses décisions, il sut, sans lettres de créance, sans caractère public, déployer tant de fermeté et d'adresse, que l'assemblée revint sur ce qu'elle avait arrêté. Le mot de *conventus*, dont le monarque s'était servi dans sa lettre au lieu de *concilium*, blessait la susceptibilité des graves prélats. Amyot leur prouva que ce n'était

qu'en latin moderne que ce mot signifiait « couvent », et que dans l'antiquité sa signification était bien plus noble et bien plus respectable. Au fond le négociateur n'en pensait pas un mot, et il écrivait dans cette occasion à un de ses amis : « Vous ne sauriez croire, mon cher, combien ces gens-là avaient peur que le roi ne les prît tous pour des moines. »

Le cardinal de Tournon, charmé des connaissances d'Amyot, le ramena en France et le fit charger de l'éducation des deux fils du roi, qui furent depuis Charles IX et Henri III. Le premier, à son avènement au trône, le nomma son grand aumônier. La reine mère, Catherine de Médicis, qui destinait cette place à un de ses protégés, entra en fureur à cette nouvelle, et dit au précepteur : « J'ai fait bouquer les Guise et les Châtillon, les connétables et les chanceliers, les rois de Navarre et les princes de Condé, et je vous ai en tête, petit prestolet. » Elle finit par le menacer de ne pas le laisser vivre vingt-quatre heures s'il acceptait. Amyot prit sagement la fuite, et ne parut pas de plusieurs jours à la table du roi. Charles s'en aperçut, se fâcha, et la reine pour l'apaiser n'eut d'autre ressource que de rappeler l'aumônier. Celui-ci, toutefois, ne consentit à entrer en fonctions que sur de bonnes sûretés. Ce fut quelque temps après qu'il fut promu à l'évêché d'Auxerre. Henri III, son autre élève, parvenu au trône, le nomma commandeur de l'ordre du Saint-Esprit qu'il venait de

créer. Il se trouvait à Blois lors de l'assassinat du duc de Guise. Un gardien des cordeliers souleva les ligueurs contre lui en l'accusant d'avoir conseillé le meurtre. Obligé de chercher son salut dans la fuite, il fut pillé en route ; on lui tira des coups d'arquebuse, on lui mit le pistolet sur la gorge, et le légat fut forcé de lui donner l'absolution au sortir de toutes ces épreuves. De Thou l'accuse d'avoir trahi Henri III, mais il n'en donne aucune preuve. Ce qu'il y a de certain, c'est que, protégé tour à tour par Marguerite et par Marie de Médicis, par les huguenots et par les ligueurs, le bon évêque n'eut jamais des idées bien arrêtées en politique. C'était un littérateur, un savant, et non pas un homme d'État, ni un diplomate. Il mourut à Auxerre le 6 février 1593, à l'âge de quatre-vingts ans.

Extrêmement avare, il se disait ruiné par les troubles, et laissa cependant deux cent mille écus, somme exorbitante pour l'époque. On a prétendu, d'une part, que ses traductions avaient été faites sur des versions italiennes, et de l'autre, qu'elles étaient l'œuvre d'un pauvre savant qu'il avait à ses gages. Il suffit, pour se convaincre de la fausseté de ces assertions, de jeter les yeux sur les originaux qui lui ont appartenu. Ils sont couverts de notes et de variantes de sa main qui annoncent une grande connaissance du grec. Outre *Daphnis et Chloé* de Longus, il a traduit le roman *Théagène et Chariclée*,

Les Vies des hommes illustres de Plutarque, dédiées à Henri II, les *Œuvres morales* du même auteur, dédiées à Charles IX, et sept livres de Diodore de Sicile. Sa version manque souvent de fidélité. Le savant Méziériac trouve deux mille fautes dans son Plutarque. Mais Vaugelas et les plus célèbres grammairiens s'accordent à dire que personne n'a rendu plus de services à la langue française. « Il a dans son vieux langage, dit Racine, une grâce que je ne crois pas pouvoir être égalée dans notre langue moderne. »

Sa traduction de *Daphnis et Chloé* parut en 1559, in-8°. Parmi les nombreuses éditions qui en ont été faites, on remarque 1) celle dite du Régent, imprimée aux frais de ce prince, en 1718, petit in-8°, avec vingt-huit gravures faites sur ses dessins par B. Audran; 2) celle de 1731, in-12°, avec des notes de Falconnet; 3) celle de 1757, in-4°, offrant en regard la traduction d'Amyot et une nouvelle traduction anonyme (Le Camus); 4) celle que M. Didot a donnée en l'an 7 (1798), grand in-4°, avec neuf figures; 5) l'édition in-18° du même, même époque; 6) enfin celle qui les a éclipsées toutes, qui est la seule complète et dont nous allons nous occuper. Elle est due à un ancien officier d'artillerie légère notre contemporain, dont le nom figurera parmi ceux des meilleurs écrivains de notre époque. Paul-Louis Courier, que l'indépendance habituelle de son esprit rendait peu propre au métier des armes, était

en 1810 en Italie, remplissant assez mal les devoirs de son état, se brouillant sans cesse avec ses chefs et avec le gouvernement lui-même, et s'occupant enfin beaucoup moins de la tenue de ses canonniers que de découvertes helléniques. Depuis longtemps il gémissait sur la lacune du livre premier de *Daphnis et Chloé*, lorsque le hasard lui en offrit le supplément dans un manuscrit de l'abbaye de Florence, lequel a passé depuis dans la bibliothèque Laurentienne. On se rappelle sa savante discussion avec les érudits italiens relativement à une tache faite sur ce passage inédit, et la manière piquante avec laquelle il répondit à leurs attaques dans une petite brochure intitulée : *Lettre à M. Renouard, libraire, sur une tache faite à un manuscrit*. Le reproche auquel il fut le plus sensible était celui d'avoir voulu faire de l'impression de ce fragment une spéculation mercantile. Pour prouver à ses détracteurs combien une pareille idée était loin de son esprit, il fit imprimer ce précieux passage à ses frais et le distribua à tous les savants qui se présentèrent. Dans la même année il publia aussi à Florence son édition de la version d'Amyot, dont il retoucha le style en beaucoup d'endroits, et dans laquelle il inséra la traduction du nouveau fragment, imitant avec beaucoup d'art et d'esprit le langage naïf et les formes élégamment surannées de l'évêque d'Auxerre. Cette édition, tirée à soixante exemplaires, fut distribuée en partie par lui, et en

partie confisquée par le gouvernement, qui n'aurait pas dû intervenir dans cette querelle toute littéraire. La même année, ne regardant pas à la dépense et voulant repousser jusqu'au bout le reproche de cupidité dont il avait été l'objet, il fit imprimer à Rome à cinquante-deux exemplaires et sur de superbe papier une édition complète du texte de Longus corrigé d'après deux manuscrits anciens. Elle fut toute distribuée à des amis ou à des savants hellénistes. Il faut joindre, si l'on peut, à cette rare édition une lettre plus rare encore dans laquelle il justifie quelques leçons de son texte contre M. Ciampi. Cette lettre, qui n'a que quatre pages in-4°, est datée de Paris le 1^{er} octobre 1812. En 1809, le docteur Petit-Radel avait publié une traduction de Longus en vers latins. Il suffit d'indiquer un pareil ouvrage pour en faire sentir le ridicule ; il n'eut et ne pouvait avoir aucun succès. Enfin en 1813, Paul-Louis Courier fit réimprimer à très grand nombre la version d'Amyot, de nouveau corrigée et toujours avec plus de bonheur et de goût. Cette version fidèle, élégante, complète, a fait oublier totalement celles du docteur Camus, de M. Debure de Saint-Fauxbin et de l'abbé Mulot. C'est un des plus beaux monuments des seizième et dix-neuvième siècles réunis. « La version faite par Amyot des Pastorales de Longus, dit Paul-Louis Courier, dans sa préface, bien que remplie d'agrément, comme tout le monde sait, est incomplète et

inexacte ; non qu'il ait eu dessein de s'écarter en rien du texte de l'auteur, mais c'est que d'abord il n'eut point l'ouvrage grec entier, dont il n'y avait en ce temps-là que des copies fort mutilées. Car tous les anciens manuscrits de Longus ont des lacunes et des fautes considérables, et ce n'est que depuis peu qu'en en comparant plusieurs, on est parvenu à suppléer l'un par l'autre, et à donner de cet auteur un texte lisible. Puis, Amyot, lorsqu'il entreprit cette traduction, qui fut de ses premiers ouvrages, n'était pas aussi habile qu'il le devint dans la suite, et cela se voit en beaucoup d'endroits où il ne rend point le sens de l'auteur, partout assez clair et facile, faute de l'avoir entendu. Il y a aussi des passages qu'il a entendus et n'a point voulu traduire. Enfin, il a fait ce travail avec une grande négligence, et tombe à tous coups dans des fautes que le moindre degré d'attention lui eût épargnées. De sorte qu'à vrai dire, il s'en faut de beaucoup qu'Amyot n'ait donné en français le roman de Longus ; car ce qu'il en a omis exprès, ou pour ne l'avoir point trouvé dans son manuscrit, avec ce qu'il a mal rendu par erreur ou autrement, fait en somme plus de la moitié du texte de l'auteur, dont sa version ne représente que certaines parties, des phrases, des morceaux bien traduits parmi beaucoup de contresens, et quelques passages rendus avec tant de grâce et de précision, qu'il ne se peut rien de mieux. Aussi me suis-je appliqué à conserver

avec soin dans cette nouvelle traduction jusqu'aux moindres traits d'Amyot conformes à l'original, en suppléant le reste d'après le texte tel que nous l'avons aujourd'hui, et il semble que c'était là tout ce qui se pouvait faire. Car de vouloir dire en d'autres termes ce qu'il avait si heureusement exprimé dans sa traduction, cela n'eût pas été raisonnable, non plus que d'y respecter ces longues traînées de langage, comme dit Montaigne, dans lesquelles croyant développer la pensée de son auteur, car il n'eut jamais d'autre but, il dit quelquefois tout le contraire, ou même ne dit rien du tout. Si quelques personnes toutefois n'approuvent pas qu'on ose toucher à cette version, depuis si longtemps admirée comme un modèle de grâce et de naïveté, on les prie de considérer que telle qu'Amyot l'a donnée, personne ne la lit maintenant. Le Longus d'Amyot imprimé une seule fois, il y a plus de deux siècles, n'a reparu depuis qu'avec une foule de corrections, et des pages entières de suppléments, ouvrage des nouveaux éditeurs qui, pour en remplir les lacunes et remédier aux contresens les plus palpables d'Amyot, se sont aidés comme ils ont pu d'une version latine, et ainsi ont fait quelque chose qui n'est ni Longus ni Amyot. C'est là ce qu'on lit aujourd'hui. Le projet n'est donc pas nouveau de retoucher la version d'Amyot; et si on le passe à ceux-là qui n'ont pu avoir nulle idée de l'original, en fera-t-on un crime à quelqu'un qui, voyant les

fautes d'Amyot changées plutôt que corrigées par ses éditeurs, aura entrepris de rétablir dans cette traduction, avec le vrai sens de l'auteur, les belles et naïves expressions de son interprète? Un ouvrage, une composition, une œuvre créée ne se peut finir ni retoucher que par celui qui l'a conçue; mais il n'en va pas ainsi d'une traduction, quelque belle qu'elle soit; et cette Vénus qu'Apelle laissa imparfaite, on aurait pu la terminer, si c'eût été une copie, et la corriger même d'après l'original.»

La réputation de Paul-Louis Courier comme helléniste est immense, et le temps même ne fera qu'en augmenter l'éclat. Mais celle qu'il s'est acquise comme écrivain politique est encore supérieure. Sans modèle dans l'art si difficile du pamphlet, il a, grâce à sa verve naïve et mordante, à sa simplicité qui n'exclut pas l'élégance, à sa bonhomie toute pétillante d'esprit, créé un genre éminemment français dont il semble avoir emporté le secret, et qui de longtemps ne nous laisse espérer d'heureux successeurs. Chacune de ses brochures politiques est un petit chef-d'œuvre qui suffirait à la réputation d'un littérateur. On n'a pas oublié celle qu'il publia sur la souscription pour l'achat du domaine de Chambord. Mis en jugement pour cet écrit, il fut condamné à un mois de prison. Sa chambre a depuis enfermé trois mois un poète dont le nom n'est pas moins célèbre. Je veux parler du chantre du *Dieu des bonnes*

gens, de cet inimitable Béranger, qui subit dans ce moment une condamnation nouvelle. Et moi aussi, chétif auteur de cette notice, je l'ai occupée en punition de quelques peccadilles littéraires, cette étroite cellule à jamais illustrée par le séjour de ces deux grands hommes. J'étais bien loin de penser alors que quelques mois plus tard le bon Courier expierait sous le plomb du fanatisme cet amour de la liberté qui fut l'âme de toute sa vie.

Le roman *Daphnis et Chloé* a été traduit en italien par Manzini, Caro et Gozzi, en allemand par Passow, en anglais par Thornley et Craggs. Toutes ces versions sont très inférieures à celle d'Amyot revue par Courier.

J'ai essayé de faire connaître dans cette esquisse les trois auteurs de ce délicieux ouvrage, Longus, Amyot et Paul-Louis Courier. Ici se termine la collection des notices dont je m'étais chargé pour les cent trente-deux volumes de romans publiés par M. Dauthereau. *Elles m'appartiennent toutes, à l'exception de celles de Fielding, de Foscolo et de Godwin.* Ce n'est point par orgueil que je me décide à cet aveu; car je suis d'avis qu'il ne faut pas attacher grande importance à si mince travail; mais je pense aussi que tout honnête homme doit signer ce qu'il écrit: et je signe,

EUGÈNE DE MONGLAVE

LIVRE PREMIER

En l'île de Lesbos, chassant en un bois consacré aux nymphes, je vis la plus belle chose que j'aie vue en ma vie, une image peinte, une histoire d'amour. Le parc, de soi-même, était beau ; fleurs n'y manquaient, arbres épais, fraîche fontaine qui nourrissait et les arbres et les fleurs ; mais la peinture, plus plaisante encore que tout le reste, était d'un sujet amoureux et de merveilleux artifice ; tellement que plusieurs, même étrangers, qui en avaient ouï parler, venaient là dévots aux nymphes, et curieux de voir cette peinture. Femmes s'y voyaient accouchant, autres enveloppant de langes des enfants, de petits poupards exposés à la merci de fortune, bêtes qui les nourrissaient, pâtres qui les enlevaient, jeunes gens unis par amour, pirates en mer, ennemis à terre qui couraient le pays, avec bien d'autres choses, et toutes amoureuses, lesquelles je regardai en si grand plaisir, et les trouvai si belles, qu'il me prit envie de les coucher par écrit. Je cherchai quelqu'un qui

me les donnât à entendre par le menu ; et ayant le tout entendu, en composai ces quatre livres, que je dédie comme une offrande à Amour, aux nymphes et à Pan, espérant que le conte en sera agréable à plusieurs manières de gens ; parce ce qu'il peut servir à guérir le malade, consoler le dolent, remettre en mémoire de ses amours celui qui autrefois aura été amoureux, et instruire celui qui ne l'aura encore point été. Car jamais ne fut ni ne sera qui se puisse tenir d'aimer, tant qu'il y aura beauté au monde, et puissance de regarder ; veuille le dieu qu'exempts de passions, nous décrivions celles des autres !

Mytilène est ville de Lesbos, belle et grande, coupée de canaux par l'eau de la mer qui flue dedans, ornée de ponts de pierre blanche et polie ; à voir, vous diriez non une ville, mais comme un amas de petites îles. Environ huit ou neuf lieues loin de cette ville de Mytilène, un riche homme avait une terre : plus bel héritage n'était en toute la contrée ; bois remplis de gibier, coteaux revêtus de vignes, champs à porter froment, pâturages pour le bétail, et le tout au long de la marine, où le flot lavait une plage étendue de sable fin.

En cette terre un chevrier nommé Lamon, gardant son troupeau, trouva un petit enfant qu'une de ses chèvres allaitait, et voici la manière comment. Il y avait un hallier fort épais de ronces et d'épines, tout couvert par-dessus de lierre, et au-dessous, la terre

feutrée d'herbe menue et délicate, sur laquelle était le petit enfant gisant. Là s'en courait cette chèvre, de sorte que bien souvent on ne savait ce qu'elle devenait, et abandonnant son chevreau, se tenait auprès de l'enfant. Pitié vint à Lamon du chevreau délaissé. Un jour il prend garde par où elle allait, la suivant à la trace sur le chaud du midi, la voit qui entrait sous le hallier et passait ses pattes tout beau par-dessus l'enfant, peur de lui faire mal ; et l'enfant prenait à belles mains son pis comme si c'eût été mamelle de nourrice. Surpris, ainsi qu'on peut penser, il approche, et trouve que c'était un petit garçon, beau, bien fait, et en plus riche maillot, que convenir ne semblait à tel abandon ; car il était enveloppé d'un mantelet de pourpre avec une agrafe d'or, près de lui il avait un petit couteau à manche d'ivoire.

Il fut entre deux d'emporter ces enseignes de reconnaissance, sans autrement se soucier de l'enfant ; puis ayant honte de ne se montrer du moins aussi humain que sa chèvre, quand la nuit fut venue il prend tout, et les bijoux, et l'enfant, et la chèvre qu'il conduisit à sa femme Myrtaïe, laquelle, ébahie, s'écria si à cette heure les chèvres faisaient de petits garçons ? et Lamon lui conta tout, comme il l'avait trouvé gisant et la chèvre le nourrissant, et comment il avait eu honte de le laisser périr. Elle fut bien d'avis que vraiment il ne l'avait pas dû faire ; et tous deux d'accord de l'élever, ils serrèrent ce